

INTRODUCTION

LES MONDES DE CLAUDE LÉVI-STRAUSS

« J'aurais aimé, une fois dans ma vie, pleinement communiquer avec un animal. C'est un but inaccessible. Il m'est presque douloureux de savoir que je ne pourrai jamais trouver de quoi est composée la matière et la structure de l'univers. Cela eût signifié : être capable de parler avec un oiseau. Mais là est la frontière qu'on ne peut franchir. Traverser cette frontière serait un grand bonheur pour moi. Si vous pouviez me procurer une bonne fée qui exaucerait un de mes vœux, c'est celui-là que je choisirais. »

Claude Lévi-Strauss,
entretien avec F. Raddatz ¹.

Le tour du monde

Longtemps Claude Lévi-Strauss a passé ses après-midi dans son bureau, chez lui, au cinquième étage du 2, rue des Marronniers, dans le 16^e arrondissement de Paris. Sous une forme miniature et ordonnée, ce cabinet de travail, avec sa bibliothèque magistrale à ambition encyclopédique, ses objets choisis, ses minéraux, ses « curiosités », ses œuvres d'art, recomposait le monde.

Entrons dans le sanctuaire. Une grande pièce rectangulaire avec un arrondi du côté de la fenêtre. Sur les murs, des étagères couvertes de livres, de revues reliées, d'encyclopédies et de dictionnaires. Le bureau lui-même, un meuble de bois sombre hispanisant acheté à New York, est installé en biais, au fond ; Lévi-Strauss y écrit et s'y tient, pour lire ou relire, dans un fauteuil muni de roulettes qui lui permet de se

tourner vers un bureau-cylindre rempli de papeterie et vers un petit guéridon en acier sur lequel trône une machine à écrire (à clavier allemand). De la radio s'écoule l'indispensable filet de musique classique. Installé à son bureau, parfois les pieds dessus et le corps penché en arrière, Lévi-Strauss a en face de lui une vaste représentation de la « Tara », verte divinité asexuée du Népal, achetée à Drouot dans les années 1950, image de sérénité et d'apaisement. Un crocodile thaïlandais, une énorme racine de bois sculpté chinois, des estampes et des gardes de sabre japonaises complètent la présence de l'Extrême-Orient ; quelques rares objets ethnographiques, la massue *haïda* en bois de cèdre servant à assommer le poisson qui intervient dans une des méditations esthétiques de *La Pensée sauvage* achèvent de rapporter l'ailleurs à domicile. Sur le bureau, quelques pierres dont un cube de lapis-lazuli, un poignard. Pas de plantes. Entre cabinet de curiosités et atelier d'artiste, le bureau, son environnement visuel, auditif, sont un hymne à la beauté où, dans le silence feutré de l'après-midi, tout peut entrer en résonance, tout peut s'unir dans l'utopie d'un lieu clos, qui contiendrait un monde en petit : la bibliothèque. De fait, comme le proposait Xavier de Maistre dans son *Voyage autour de ma chambre*, en contemplant ce temple de papier, Lévi-Strauss peut faire le tour du monde sans quitter son bureau : sur le mur de gauche, l'Afrique, l'Océanie et l'Asie ; devant lui, les périodiques et les fichiers ; à droite, l'Amérique du Sud ; derrière lui, dans l'angle, l'Amérique du Nord, le reste du mur étant réservé aux encyclopédies et aux dictionnaires, qu'il peut donc atteindre par un seul demi-tour de son fauteuil à roulettes. « Ma bibliothèque était une merveille² », dira-t-il plus tard. En effet, le monde entier y est représenté sur les murs et chaque ouvrage est rangé à la place que celle de la population concernée aurait occupée sur la carte. Le classement géographique (par continent) est donc poursuivi plus avant pour atteindre une sorte d'anamorphose entre la carte et la bibliothèque – deux représentations homologues attestant la plénitude et la richesse du monde.

Le classement sophistiqué de cette bibliothèque circumnavigatrice ne doit pas faire oublier son caractère vital : les 12 000 livres, mais aussi et surtout les séries complètes de revues internationales, notamment *Man* ou *American Anthropologist*, les milliers de tirés à part provisionnent le matériel nécessaire à l'opération savante. Pas de connaissance sans les tuyaux où transitent ces données, ces « data », régulièrement mises en fiches. Lévi-Strauss, à l'instar de ses contemporains, est un grand travailleur de la fiche, devenue, à partir du début

du XX^e siècle, un des outils indispensables de toute étude comparative. Il possède un meuble à fiches qui contient, résumées, toutes les lectures qu'il a effectuées à la New York Public Library pendant les années de guerre, soit plusieurs milliers. « À une certaine époque, dans les années 1940-1950, je puis dire que rien de ce qui se publiait en ethnologie ne m'échappait³. » Faire le tour du monde et le tour des connaissances : la bibliothèque de Lévi-Strauss est l'archive d'une pratique savante pour laquelle l'exigence d'exhaustivité est encore d'actualité. Au début des années 1960, quelques perroquets en liberté survolent cet antre du savoir. Ils viennent d'arriver d'Amazonie grâce à des stratagèmes compliqués combinés, en marge d'une stricte légalité, par Isac Chiva, l'adjoint de Lévi-Strauss au Laboratoire d'anthropologie sociale du Collège de France. Chiva sait que son collègue et ami adore les animaux, qu'il a vécu en compagnie de quelques singes ramenés du Brésil, que s'il ne tenait qu'à lui chiens, chats et toutes sortes d'espèces trouveraient refuge dans son bureau et transformeraient le cabinet de travail en ménagerie. Hélas, c'est bien ce qui arrive : les perroquets volent constamment les lunettes de l'anthropologue, et salissent tout. Lévi-Strauss doit s'en débarrasser, comme de son rêve d'une vie humaine non séparée du monde animal. Il aura le talent de ressusciter cette chimère à travers l'immersion dans un monde qui l'agrée : celui des mythes amérindiens recréant des animaux et des humains qui participent du même univers.

Le mystère Lévi-Strauss

Ce *studiolo* de la Renaissance qu'est le bureau de Claude Lévi-Strauss nous enseigne et nous étonne : il ne « cadre » pas avec l'image avant-gardiste du pionnier du structuralisme – cette théorie de très haute altitude fréquemment associée au contexte moderniste des années 1950-1960, et qui vise à restituer les conditions d'exercice de la pensée symbolique au moyen d'un nouvel art de la comparaison : non pas la quête, comme on le dit trop souvent, des invariants des sociétés qu'il étudie, mais plutôt celle de leurs différences appréhendées comme des variations, en privilégiant les relations qui les font passer de l'une à l'autre. Le structuralisme, qui s'est originellement développé en linguistique et va se décliner non seulement en anthropologie mais dans différents espaces du savoir (critique littéraire, psychanalyse, histoire...), apparaît également solidaire du triomphe de la Science, et de